

LES KALASHS

DERNIERS HERITIERS D'ALEXANDRE LE GRAND

TRIBU POLYTHEISTE DE L'HIMALAYA *

Copyright scorpiofilm.com

Résumé

Notre civilisation n'a pas atteint les vallées où subsistent ces montagnards sortis d'on ne sait quelle antiquité. On dit qu'ils sont les descendants des déserteurs des armées d'Alexandre le Grand, fixés ici aux environs de 325 av. J.C. C'est possible mais rien le démontre, à l'appui de cette thèse seuls quelques indices : ils ne sont pas asiates, ils connaissent les techniques de fabrication du vin, inconnu et prohibé dans tout l'Islam, du fromage et leur religion peuplée de dieux mystérieux semblerait inspirée de la mythologie grecque.

Leur existence est rude, ils vivent en autarcie dans trois hautes vallées de l'Himalaya au nord-ouest du Pakistan. Six mois par an toute voie de communication est coupée par les neiges, même les mois d'été où les cols sont partiellement dégagés, on ne peut accéder à leur pauvre royaume qu'à pied.

Leurs seules richesses : quelques lopins de terre où ils cultivent maïs, avoine et surtout quelques troupeaux de chèvres. Ils se vêtent de leurs peaux ou de draps rugueux tissés avec leurs poils. Ils se nourrissent de leur lait et de leur chair. Elles sont à la fois objet de culte et victimes des sacrifices, et leur sang marque chaque épisode sacré de l'existence des Kalash, appelés jadis Kafir.

Kafir signifie païen, mais ils ne sont païens que pour les musulmans dont ils ont refusé d'adopter la croyance. Ils vivaient alors en Afghanistan.

Au siècle dernier, l'Islam conquérant voulut convertir les « Kafir » de gré ou de force. Le génocide fut mené tambour battant. Beaucoup furent massacrés. Leurs villages détruits, leurs biens pillés, tous les objets de culte ou ceux évoquant la pensée Kafir, brûlés, anéantis par les mollahs fanatiques de l'Islam. Ainsi disparaissait à jamais la pensée Kafir.

Quelques survivants fidèles s'enfuirent et franchissant les contreforts himalayens s'installèrent à proximité de la vallée de Chitral au Pakistan. Un régime politique plus clément leur donna asile et pour calmer les fibres fanatiques, ils changèrent leur nom : de « Kafir » ils devinrent « Kalash ».

Pour la triste anecdote : après les massacres, « l'Islam » fier et consciencieux change le nom du berceau Kalash, Kafiristan, le pays des païens devint Nouristan, pays de la lumière.

Cette lutte est le seul épisode connu de leur existence parce qu'il est récent. Encore persécutés, abandonnés de tous, les Kalash n'existeront bientôt plus.

Au cours d'un séjour de trois mois chez les Kalash et après avoir été purifiés par le feu et le sang suivant les rites de sacrifice des Kalash, Tchékof Minosa a pu pénétrer de village interdit et assister aux sacrifices rituels durant les fêtes sacrées de fin d'année.

Il a ainsi pu rapporter des informations et des documents précieux sur cette tribu qui intéresse tous les anthropologues de notre siècle.

** Note de l'auteur : Ce reportage (texte, photo, film) à été réalisé dans les années 1970.*

LES KALASHS
DERNIERS HERITIERS D'ALEXANDRE LE GRAND
TRIBU POLYTHEISTE DE L'HIMALAYA *

Copyright scorpiofilm.com

Quand on leur demande quels étaient leurs ancêtres et d'où ils sont venus, ils baissent les yeux et se recueillent. Puis, dans la pénombre de leurs maisons de bois et de boue, ils relèvent la tête, le regard comme perdu dans un songe, et murmurent : « Tsiam ».

« Tsiam » c'est un rêve, une légende, un mot qui ne signifie rien mais qui contient tout. Leur bible et leur paradis perdu. Ils viennent de « Tsiam ». Ce sont les Kalashs, l'un des peuples les plus méconnus au monde ;

Ils vivent en autarcie dans trois hautes vallées de l'Himalaya, au nord-ouest du Pakistan. Six mois par an, toute voie de communication est coupée par les neiges : même durant les mois d'été où les sols sont partiellement dégagés, on ne peut guère accéder à leur pauvre royaume qu'à pied.

Leurs seules richesses sont leurs troupeaux de chèvres. Ils se vêtent de leurs peaux ou de draps rugueux tissés avec leurs poils. Ils se nourrissent de leur lait et de leur chair ; ce sont elles encore qui semblent l'essence de leur religion peuplée de dieux mystérieux. Elles sont à la fois objet de culte et victime des sacrifices, et leur sang marque chaque épisode sacré de l'existence de leurs maîtres - adorateurs.

Kalash signifie païen : mais les Kalashs ne sont païens que pour les musulmans dont ils ont refusé d'adopter la croyance. Cette lutte est le seul épisode connu de leur existence parce qu'il est récent ; il s'est déroulé au siècle dernier dans cette province à cheval sur l'Afghanistan et le Pakistan que l'Islam conquérant avait déjà nommé Kafiristan : le pays des infidèles (Kafir) ; dans sa partie afghane, convertie à l'Islam, elle devient le Nouristan : le pays de la lumière. Sur le versant pakistanais, les irréductibles « Kafirs » se divisent aujourd'hui en deux groupes dont les noms n'ont été inspirés que par la couleur prédominante de leurs vêtements : les Kafirs rouges et les Kafirs noirs. Les premiers sont à présent, à peu près tous islamiques. Seuls les Kafirs noirs perpétuent des croyances et des mœurs qui déroutent les ethnologues. On ne les appelle Kalashs que depuis le début du siècle, sous l'influence d'une terminologie mise en honneur par les derniers gouvernements.

On dit qu'ils sont des déserteurs des armées d'Alexandre le Grand, fixés ici aux environs de 325 av.JC, quand celui-ci aventuré dans ces contrées, dut renoncer à la conquête de l'Inde sous la pression de ses troupes . C'est possible, mais rien ne le démontre, sinon qu'ils ne sont pas de type asiatique.

Les Kalashs, eux, n'ont qu'une légende pour raconter comment ils sont venus vivre à près de trois mille mètres d'altitude ; ils la situent à une époque imprécise où, déjà, des ennemis décimaient leurs pères pour les contraindre à abjurer leur religion ; la troupe aux abois de leurs derniers survivants errait alors, de refuge en refuge, loin des contrées où leurs ancêtres avaient vécu. Une nuit leur grand-prêtre eut un songe.

L'un de leurs dieux lui apparut et lui dit : « je vais lancer trois flèches jusqu'au ciel, une rouge, une jaune et une noire. Là où elles retomberont, que les trois fils du dernier chef Kalash, Rumbur, Birir et Brumboret, aillent chacun fonder un village à leur nom. Ils s'y perpétueront dans la paix au milieu de leurs dieux ».

Le lendemain, les trois frères se lancèrent dans les montagnes. Ils durent chercher longtemps les flèches de leur dieu, montant sans cesse plus haut vers les sommets enneigés.

Tous trois finirent par les découvrir, dans ces trois vallées confluentes où leurs noms survivent toujours : les trois villages Kalashs s'appellent Rumbur, Birir et Brumboret.

Renoncez à votre projet : il est irréalisable...

Nous sommes entrés au Pakistan le 18 novembre 1968 et nous avons atteint Rawalpindi, capitale administrative et artificielle, le 20 jour de mes vingt-quatre ans.

Deux surprises : la douceur du climat qui nous vaut un automne d'une tiédeur nonchalante et la conduite à gauche, héritage indirect de la présence anglaise en Inde ;

Après un accueil chaleureux, les services officiels s'appliquent à nous décourager. Nous courons les bureaux, les ministères, les offices de tourisme ; partout c'est le même air effaré quand nous parlons de nous rendre dans les vallées Kalashs.

« Vous n'y pensez pas ! Il vous faudrait d'abord gagner la vallée de Chitral qui est déjà bloquée par la neige et à laquelle on ne peut arriver qu'en avion. A condition que vous trouviez un avion ! Parvenus là, vous ne seriez pas plus avancés : les cols qui conduisent aux hautes vallées sont fermés ! Personne ne les passe en hiver. Les rares fous qui ont tenté l'aventure ne sont jamais revenus expliquer dans quelle avalanche ou quelle crevasse s'était terminé leur voyage. En imaginant, même par miracle, que vous réussissiez à atteindre un village Kalash, vous en seriez prisonnier jusqu'à l'été prochain ; renoncez à votre projet, il est irréalisable ! ».

Il nous faut effectuer des démarches incessantes auprès des officiels pour obtenir un laissez-passer pour Chitral. Cette fois encore, la géographie et le climat ne sont pas seuls en cause : cette région-là aussi, à cause de ses multiples frontières, inquiète les services de sécurité. A croire que les dernières régions sauvages du globe sont toutes des dangers pour l'ordre établi, quel que soit cet ordre d'ailleurs !

Un prince qui fait de l'auto-stop !

La chance nous sourit encore une fois ; Monsieur Hue, consul de France de Rawalpindi et Monsieur Sehai, grand francophile et ancien directeur de l'office du tourisme pakistanais nous sont d'un grand secours. Grâce à leurs multiples démarches, combinées avec notre acharnement, nous obtenons enfin le précieux laissez-passer pour Chitral.

« Les dieux Kalashs sont déjà avec vous ! » nous annonce un matin Monsieur Sehai, « je viens d'apprendre que le Prince Burrah-uh-Din, oncle du roi de Chitral, se trouve justement à Peshawar. C'est un vieil ami, je vais vous présenter à lui, c'est l'homme le plus important de la province où vous vous rendez ; il vous procurera toutes les aides dont vous aurez besoin. Mais soyez prudents : aucune force humaine ne pourrait rendre libres les cols enneigés. Ne tentez pas l'impossible !.. »

Mais les mots « kalash, kalash » résonnent dans nos têtes, et rien ne nous ferait renoncer à notre projet.

Devant moi se tient un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu à l'européenne, à l'exception d'un béret de laine typique de sa province : c'est son excellence Burrah-uh-Din, Prince de Chitral. Il a l'allure du parfait gentleman-farmer. Il m'explique qu'il est venu ici commander ses provisions pour l'hiver car sa ville est coupée du reste du pays durant six mois ; cet homme dont la richesse et la puissance sortent directement de l'âge féodal, est d'une simplicité et d'une gentillesse merveilleuse. Je lui indique que nous avons l'intention de gagner le lendemain Dir, dernière ville dont l'accès soit assuré à 350 km.

« Pouvez-vous m'emmener ? J'avais justement prévu de regagner Chitral ces jours-ci ».

On ne refuse pas un prince qui fait de l'auto-stop !

Nous sommes maintenant six dans notre Ford : Jo et Dany, un couple de photographes que nous avons rencontrés à Kabul, aussi passionnés que nous par les Kalashs, un cinéaste originaire du Pakistan oriental qui arriva en tenue d'été et nous disant : ' La neige, je ne sais pas ce que c'est, je n'en ai jamais vu », notre prince et nous.

Mais le Pakistan nous réserve bien des surprises. Alors que nous traversons les quartiers populaires de Peshawar pour rejoindre notre route vers Chitral, une manifestation géante nous oblige à nous arrêter.

Des milliers de jeunes gens hurlent des slogans, brandissent des pancartes, saccageant tout sur leur passage ; des vitres volent en éclats, des voitures flambent, les pancartes routières servent de projectiles contre un service d'ordre que l'on devine au loin, derrière, débordé ; la foule manifeste contre Ayub Khan, alors chef du gouvernement. On respecte notre neutralité, et même, un grand type nous lance en français : « On va prendre la Bastille ! ».

Quelques instants plus tard, un autre groupe de manifestants particulièrement hargneux, lance des pierres contre le camion ; après un demi-tour, nous nous éloignons, et à grand-peine, rejoignons la route de Dir, que nous atteignons le soir.

La température a beaucoup baissé ; on aperçoit des lambeaux de neige dans la campagne ; le thermomètre descend à -8° dans la nuit. Le lendemain, le prince Burrah-uh-Din, nous apprend que le col du Lawar est fermé depuis deux semaines.

« Même à pied, il serait imprudent de le franchir. Nous n'avons plus qu'à redescendre dans la plaine et attendre le printemps pour aller à Chitral », nous annonce le prince.

Pour nous il n'est pas question de rebrousser chemin. Alors, le prince nous procure une jeep et quelques porteurs. Mais au bout de 5 km, nous devons abandonner la jeep et continuer à pied. La neige nous entoure de toutes parts. Le froid est devenu intense. Les porteurs n'ont qu'un simple châle de laine rugueuse sur les épaules et pas de chaussures. Leurs pieds sont simplement enveloppés dans des peaux de chèvres retenues par des ficelles. Malgré leurs quarante kilos, ils grimpent sans souffler. Tard dans la nuit, après sept heures de marche, nous atteignons le refuge à 3450 m d'altitude.

Nous buvons le thé au lait de chèvre en compagnie de quelques indigènes qui viennent de franchir l'autre versant. Ils sont très surpris, c'est la première fois qu'ils voient des Européens franchir le Lawari Pass en hiver. Les porteurs ravivent le feu et préparent des chapatis (galettes de pain frites dans l'huile). Mais le froid nous empêche de dormir.

Le lendemain, la descente s'annonce périlleuse ! la route est couverte de glace, elle surplombe des précipices et nous manquons à chaque pas de tomber dans le vide ! Les porteurs marchent pieds-nus. Ils ont retiré les bandes de peaux qui leur servaient de chaussures afin de ne pas glisser. Parfois, sur la neige, s'étalent des marques de sang...

« Quelqu'un a dû tomber ici, la neige le rendra au printemps »

Un mariage heureux entre la féodalité et l'âge moderne.

Après neuf heures de marche, nous rejoignons le refuge situé au pied du versant nord du Lawari Pass ; un homme nous attend sur le pas de la porte ; il se présente : Prince Siraj, neveu du Prince Burrah-uh-Din. Son accueil est d'autant plus chaleureux qu'il est émerveillé et surpris.

« Je suis très heureux que vous soyez sains et saufs. Le Lawari Pass est très dangereux en hiver, moi-même je ne me serais pas risqué à le franchir... »

Le Prince Siraj, habillé d'une canadienne et d'un pantalon de cheval, contraste curieusement avec les indigènes qui ont parfois un mode de vie très primitif. Son élégance style gentleman-farmer est caractéristique des classes supérieures qui tentent de vivre à l'heure occidentale.

Tous entassés dans la jeep du prince, nous descendons vers la vallée de Chitral. La route glacée, aux virages impraticables, exige parfois deux à trois manœuvres pour les franchir. Plus loin, nous devons franchir les passerelles constituées de deux poutres branlantes au-dessus du vide.

Soudain, le prince pointe le doigt vers une île au milieu de laquelle se dresse une masse sombre :

« Ma maison ! »

Pour y accéder, nous empruntons un pont suspendu, digne de ceux du Moyen Age, puis franchissons plusieurs portes après avoir contourné les murailles. Nous débouchons alors dans un jardin de fleurs, unique dans cette région : roses, œillets, marguerites. Dans la maison d'hôte aux murs peints à la chaux, un feu nous attend ainsi que des plateaux chargés de théières brûlantes, de chapatis frits, canards rôtis et friandises pakistanaises. Siraj nous propose même du whisky !

Le repas terminé, il nous entraîne dans sa bibliothèque : sur trois murs, s'étalent des livres anglais aux reliures de cuir rouge et noir, la collection complète de Geographical Magazine.

Le lendemain matin, nous faisons la visite de ses terres. Dans cette vallée si pauvre, il cultive sur son île du riz, du maïs, du blé. Il a son propre moulin. Dans un immense verger poussent des pêchers, pommiers, poiriers, légumes verts. Il pratique même l'élevage ; c'est un modèle d'agriculture moderne dans une société féodale. Car tout lui appartient, des rosiers au boucher, du chaudronnier aux dépendances.

Au retour de notre promenade, un serviteur vient le prévenir que ses femmes sont prêtes à nous recevoir. Après avoir parcouru un dédale de portes et de couloirs, nous découvrons un patio où des femmes richement vêtues vaquent à leurs occupations. Certaines portent sur leur pantalon blanc bouffant, des tuniques de couleur vive, tissées de fils d'or et d'argent.

Un petit garçon accourt vers Siraj.

« C'est mon fils, il a cinq ans ! »

Une femme au visage d'enfant s'approche à son tour :

« Voici sa mère, une seconde épouse. Elle a vingt ans. Je l'aime beaucoup. Et puis, elle m'a donné un fils ! »

Une femme plus âgée se tient discrètement en retrait. Siraj nous la présente :

« Celle-ci est ma première femme. Elle a été longtemps ma seule épouse. Mais Allah ne lui donnait que des filles, alors... »

Nous apprenons que l'une des filles de Siraj est fiancée, mais comme le veut la coutume, elle n'a encore jamais vu son mari. Depuis sa naissance, elle n'est sortie qu'une seule fois de la maison paternelle pour aller à Lahore, dans sa famille.

La mosquée toute blanche est attenante au patio. Trois fois par jour, les hommes de l'île viennent s'y recueillir autour de leur maître.

Siraj a réussi un mariage heureux entre la féodalité et l'âge moderne. Mais à Peshawar, les étudiants font la révolution...

Le temps nous presse. Chaque jour qui passe risque de compromettre pour six mois notre ascension chez les Kalashs. La jeep de Siraj nous emporte dès le lendemain vers Chitral. Nous devons remonter toute la vallée en longeant le lit de la rivière encaissée entre les falaises à pic. Les hommes que nous croisons ne portent plus le turban, mais le grand béret chitrali, blanc ou beige. Au loin, brillent des pics enneigés, ceux de Tirich-Nich. C'est sur leurs flancs que nous devons monter. D'après l'importance donnée à Chitral sur les cartes, nous nous attendions à trouver une ville. En fait, ce n'est qu'un petit village. Il n'a d'importance que parce qu'il est situé au bout du monde. Il marque la fin de la piste qui remonte la vallée de Chitral et est le dernier point de ravitaillement avant le chaos himalayen.

Un vieux fort surplombe le défilé. Chaque soir, à cinq heures, le canon tonne pour annoncer la fin du ramadan. Le long d'une ruelle en terre battue se dressent les échoppes des commerçants qui constituent la majorité de l'agglomération. A l'exception de la maison du gouverneur, du palais et de l'ancien fort, toutes les habitations sont en bois.

De là commence la véritable expédition.

A l'orée de Rumbur, village Kalash interdit.

Voilà huit jours que nous marchons. Journée sinistre : il a neigé toute la nuit. Les sentiers que nous suivons, cheminant entre des barrières d'ardoise brute, sont couverts de verglas. Nous avançons avec une lenteur désespérante. Samat, notre guide, nous reconforte et nous aide. Admirable, il ne s'impatiente jamais.

La région n'a plus de secret pour lui depuis trente ans qu'il la parcourt ; sa réputation est grande et méritée ; qu'importe ce qu'il a fait ? Qu'importe ce qu'il va faire ? Il « est ». Humble et silencieux, il n'a d'ambition que de nous servir. Il parle anglais et sept dialectes locaux, dont le Kalash. Originaire du Cachemire, il vit à Drosh, à une quarantaine de kilomètres de Chitral. Il a soixante ans passés, une douzaine d'enfants et de petits-enfants, et des jarrets de jeune homme.

Très vite Samat nous a révélé son extraordinaire instinct de montagnard. Deux fois il nous contraint à stopper de longs moments à l'abri des parois rocheuses. Chaque fois, le grondement brutal d'une avalanche à moins de deux kilomètres de nous, a confirmé les raisons de sa prudence.

Samat nous a dit : « Après le torrent, le village. »

Le vent nous rapporte les notes aiguës d'une flûte ; légèrement en contrebas, on distingue des toits en escalier, accrochés à la pente abrupte de la montagne. Sur l'un deux, une vieille femme vêtue d'une robe sombre, assise à même la neige, joue de la flûte.

Nous sommes à l'orée du Rumbur, le village fondé à l'endroit où était tombée la flèche rouge, tirée par le dieu Kalash.

La flûte se tait brusquement. La vieille femme, du haut de son toit vient de nous apercevoir. Elle agite les bras et nous interpelle vivement. Samat lui répond et nous traduit :

« Le Chitramas d'hiver est commencé depuis deux jours. »

Chitramas, je sais ce que c'est, on m'en a déjà parlé plusieurs fois. Jusqu'à présent, aucun étranger aux Kalashs n'a été autorisé à y assister. Littéralement, Chitramas signifie festival. C'est en réalité une période de fête rituelle correspondant au solstice d'hiver, universellement célébré dans toutes les civilisations.

Les Kalashs saluent en ce moment, le passage d'une année à l'autre, entre le 25 et le 31 décembre ; pendant le Chitramas, aucun étranger ne peut pénétrer dans un village Kalash. Leurs dieux les puniraient s'ils laissaient pénétrer chez eux quelqu'un qui n'est pas de leur religion. Leurs vivres pour l'hiver seraient empoisonnés et ils devraient les jeter. Leurs troupeaux seraient décimés et leurs enfants tomberaient malades ; la malédiction s'abattrait sur eux ; c'est leur croyance. »

Ces mots nous jettent dans un profond désarroi. Nous ne sommes plus que des voyageurs perdus à 3000 mètres d'altitude.

Nous nous sommes avancés jusqu'aux premières maisons. Faites de terre battue et de bois de sapin, elles sont de construction basse, à toits plats et établies sur un sol tellement en pente qu'un escalier doit relier leur porte au chemin : ce n'est qu'une poutre équarrie dans laquelle sont taillées des marches grossières. Une petite construction comme un grand rucher est attenante à chaque demeure. C'est le grenier de chaque famille ; on y entasse le grain et la farine pour l'hiver. Quant au chemin, c'est un sentier de chèvre qui s'enfonce dans le village en escaladant la montagne.

Déjà des gamins arrivent en courant et s'arrêtent à une vingtaine de mètres de nous. Sous leurs gilets de peaux de chèvre et leurs pantalons bouffants, ils gambadent pieds nus dans la neige. Il fait entre -5 et +15 degrés, mais ils y paraissent totalement indifférents. Le plus insolite est peut-être encore le visage de ces marmots : avec leur peau blanche, leurs yeux clairs et leurs cheveux blonds ou châains, ils ont de bonnes têtes de petits paysans européens ; les Kalashs sont des Aryens et c'est ce qui rend si mystérieux l'origine de ce groupuscule blanc, égaré dans les montagnes asiatiques.

Soudain, un homme déboule dans le chemin, suivi de la joueuse de flûte. Il est jeune et porte le costume que nous allons voir sur tous les hommes : pantalon bouffant, veste de fourrure sans manches grossièrement taillée dans une peau de chèvre, bonnet de laine, roulé au-dessus des oreilles. Un petit bruit de clochettes accompagne sa marche.

C'est le chef. Avec sa bonne tête et son sourire, il pourrait être n'importe quel fermier du Périgord. Après un dialogue jovial entre Samat et le chef, Samat nous rassure et nous explique que nous avons à notre disposition une maison qui se trouve à l'écart du village.

Le chef s'adresse à la vieille dame qui repart vers le village. Aussitôt le bruit de clochettes retentit et je découvre l'origine de cette musique qui scande ses pas : la coiffe, que nous allons voir porter par toutes les femmes, se termine par un grand pan de feutre qui lui tombe jusqu'aux reins et auquel sont suspendues de petites clochettes. Quelle idée charmante ont eue ces Kalashs : chaque pas de leurs femmes est une musique !

La coiffe est constituée d'une sorte de calotte brodée d'une multitude de coquillages. Ceux-ci par ailleurs, étaient utilisés par certains peuples comme monnaie d'échange. Alors que les Kalashs sont perdus dans les montagnes de l'Himalaya à 3500 mètres d'altitude et qu'ils ignorent jusqu'à l'existence des mers, quelle peut être l'origine de cet attribut de leur costume traditionnel ? Cela est encore l'un des mystères de leur passé.

6/15

Le reste du costume est très ordinaire. Les femmes sont vêtues d'une lourde robe très simple et rugueuse. C'est un sac tissé en poils de chèvre et serré à la taille par une large ceinture brodée qui retombe le long de la jambe.

Comme tous les enfants, comme toutes les femmes, la vieille marche pieds nus dans la neige. Seuls les hommes ou les adolescents ont les pieds enveloppés de fourrure, car eux, passent la plupart de leurs journées dans la montagne et l'épaisse couche de corne qui sert de semelle naturelle à tous les Kalashs, risquerait d'être abîmée par les rochers et les pierrailles. Un jour d'ailleurs, nous avons vu un homme occupé à recoudre avec une aiguille et du fil, les bords d'une entaille qu'il s'était faite au talon, exactement comme un cordonnier réparant une sandale !

Le chef nous adresse quelques mots et nous convie à le suivre dans la maison qu'il nous offre comme refuge.

« Maison » est un grand mot d'ailleurs : c'est en réalité une cabane de rondins de deux mètres sur quatre. Au milieu de cette pièce unique, un trou est creusé dans le sol de terre battue : le foyer où nous ferons le feu. Une ouverture juste au-dessus est pratiquée dans le toit pour l'évacuation de la fumée.

Deux lits appelés « charpoïs » constituent tout le mobilier. Ils sont conçus suivant le même principe : quatre pieds supportant une armature tendue d'un bord à l'autre de lanières entrelacées. Quelques peaux de bêtes sont entassées sur les lits, c'est tout. Deux instruments de cuisine, tout de même ! une grosse bouilloire achetée au bazar pour préparer le thé et une plaque de métal bombée. Posée sur un trépied au-dessus du foyer, elle permet de cuire les galettes de farine de blé, mêlées de noix pilées qui constituent la principale nourriture des Kalashs.

Le chef nous désigne dans un angle de la pièce un gros tas de bûches et nous invite à en user tant que nous voudrions. Au même instant, deux hommes du village paraissent à la porte. Ils portent de grands paniers de jonc dont ils sortent des galettes de pain de noix et des poignées de fruits séchés : pommes et poires minuscules et acides, églantines ravissantes à voir mais âpres au goût et sèches dans la bouche comme un morceau de coton hydrophile.

Pour l'instant c'est leur gaieté qui me frappe le plus ; le chef parle de nous avec les porteurs de vivres qui nous ont rejoints et dans ces simples propos, on voit la joie pétiller dans leurs yeux. Une joie vraie, sans malice ni ironie ; la joie qu'ils éprouvent de notre visite et de bonheur de vivre, deux dons que le reste du monde méconnaît.

Seul le grand-prêtre peut décider...

Voilà deux jours que nous sommes ici. Le chef du village nous a rendu visite à plusieurs reprises. Chaque fois, je lui ai fait part de notre profond désir de participer au Chitramas. Les Kalashs sont Kafirs (païens) par rapport aux musulmans. N'appartenant pas à l'Islam, nous sommes également Kafirs pour les musulmans. Il ne devrait donc pas y avoir d'obstacles à notre présence dans le village.

« Seul le grand-prêtre peut décider ! » nous répond le chef.

Ce matin, comme hier en ouvrant notre porte, nous avons trouvé un panier avec quelques pains. Aujourd'hui, comble de luxe, pour les Kalashs il y a du fromage de chèvre enveloppé dans des feuilles séchées. Ils ne produisent que très peu de ce fromage qu'ils enterraient soigneusement en attendant les grandes occasions pour le consommer.

Il mûrit lentement dans la terre jusqu'à l'état de pourrissement qui fait le délice des Kalashs, mais pas du tout le nôtre ! Néanmoins, malgré l'odeur nauséabonde qui s'en dégage et son goût rance, nous le dégustons avec un réel plaisir.

Après ce substantiel repas, nous partons en randonnée explorer les alentours de Rumbur qui est coupé en deux par le torrent abrupt : face à face sur chaque versant, s'étagent les deux moitiés du village. Samat nous propose de nous conduire au « village de chèvres » quelque 800 mètres plus haut. Les constructions sont moins nombreuses et plus grandes. Ce sont les étables collectives où vivent durant l'hiver, les troupeaux et leurs bergers.

Chemin faisant, nous avons rencontré la conduite d'eau qui ravitaille le village. Elle prend l'eau à une source qui sort de la montagne en un point si profond et à un tel débit qu'elle ne gèle jamais. Un canal constitué de demi-troncs d'arbres creusés bout à bout la conduit jusqu'aux maisons.

Alors que nous redescendons vers notre cabane, des chants attirent notre attention. Des voix d'enfants aigrettes chantent une chanson très rapide, sautillante et gaie. Brusquement, nous découvrons une scène délicieuse : des petites filles dont la plus âgée n'a pas dix ans, ont allumé des fagots sur un promontoire qui domine le village. Vêtues exactement comme les femmes adultes, elles dansent autour du foyer une ronde endiablée. Les clochettes qui battent leurs dos et les flammes accompagnent leur feu de joie.

Dans un petit champ en contrebas, une douzaine d'hommes se sont rassemblés et répondent aux couplets des fillettes.

Ils forment un chœur à deux voix, très graves, d'une beauté sauvage. La mélodie n'a rien d'oriental et l'harmonie des deux voix est de style très occidental.

J'interroge Samat :

« - C'est le Chitramas ? »

« - Ça ? pas du tout. C'est une fête pour rien, comme ça, pour le plaisir. Les gamines s'amuse et les hommes, en les entendant, sont venus s'amuser aussi. »

Nos visages expriment notre surprise, Samat rit :

« - C'est tous les jours ainsi chez les Kalashs. J'ai vu beaucoup de peuples de ces montagnes, aucun ne possède cette merveilleuse joie de vivre. »

Nous redescendons vers notre refuge.

Surprise : le chef nous y attend. Il n'est pas seul. L'un des villageois l'accompagne. Un grand homme mince, d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs et grisonnants. Pommettes saillantes, joues creuses, immenses yeux sombres enfoncés dans les orbites, il a un visage passionné, un regard brûlant. Il porte le même costume que les autres hommes, mais une longue cape sombre tombe de ses épaules et il est nu-tête.

Samat le reconnaît au premier coup d'œil :

« - C'est le grand prêtre »

il émane de cet homme une étrange force et notre vieux guide adopte envers lui une attitude déférente.

Devant lui, le chef parle avec une réserve respectueuse qui tranche avec sa jovialité coutumière. Il se lance dans un long discours que Samat écoute en silence, en hochant la tête par instants. Quand il a fini, il se tourne vers Brigitte et moi et nous adresse un grand sourire.

Samat nous traduit :

« Le chef dit que vous pouvez venir au village sans offenser les dieux, mais vous devez auparavant, accepter d'être sacrés Kalashs. Vous devrez exécuter tous les rites sacrés et offrir des sacrifices aux dieux, après quoi, vous pourrez participer au Chitramas. C'est une faveur exceptionnelle que le grand prêtre vous accorde. Mais Sirit et moi, nous ne pouvons venir avec vous, nous devons rester ici et éviter de pénétrer dans les limites du village. Si vous êtes d'accord, le chef vous invite dans sa maison dès ce soir. »

Nous le suivons. Sur les terrasses, des femmes travaillent au soleil, des bambins courant dans leurs jambes. Elles ont débarrassé les toits de la neige qui s'y était amoncelée. Elles tissent, trient du blé ou du riz, cousent debout ou accroupies sur le sol verglacé, aussi naturelles que si nous étions en été.

A peine pénétrons-nous dans la maison du chef, nous suffoquons. Une fumée dense emplit la pièce, l'obscurité est totale. Le chef nous fait signe de nous accroupir. Jusqu'à un mètre du sol, il est encore possible de respirer, au-dessus, la fumée amassée jusqu'au plafond est à couper au couteau.

Afin de conserver la chaleur, l'orifice dans le toit devant servir de cheminée est très étroit et nettement insuffisant. Seule solution : rester assis ou se déplacer accroupis comme nous le montre notre hôte.

C'est alors que nous découvrons les lieux.

Le sol est de terre battue : au centre, un jeune garçon attise un feu de brindilles qui dispense un faible halo de lumière. Il nous regarde, étonné. Nos yeux s'habituent lentement à l'obscurité ; nous distinguons maintenant dans l'ombre de la pièce, un énorme tas de bûches, dans un coin, trois « charpois », des couvertures entassées, des ustensiles divers, un tamis, une énorme marmite, des tabourets aux pieds très courts faits d'un cadre de bois tendu de lanières tressées.

Notre hôte nous les propose et nous invite à nous asseoir près du feu. Nous découvrons alors, allongé sur un charpoi, un vieillard à la barbe hirsute. Nous apprendrons plus tard que c'est le grand-père.

Dans chaque maison du village vit toute la famille : des petits-enfants aux grands-parents, tous dans la même pièce.

Sortant de l'ombre où nous n'avions pu la distinguer, la femme du chef apparaît. Elle est très jeune. Elle n'a pas de coiffe et l'on voit ses cheveux séparés en cinq nattes. L'une descend sur le front puis repasse derrière l'oreille. Les quatre autres sont réparties régulièrement sur les tempes et la nuque. Elle est très vive et rieuse et prend, pour s'adresser à son mari, un petit air narquois.

Enfin nous retrouvons des femmes libres ! Il y a si longtemps que nous vivons en pays d'Islam que nous sommes réellement surpris de voir un visage féminin.

Sans s'interrompre de chiquer, elle nous sert du thé et des raisins secs : de temps à autre, elle se détourne et envoie un long jet de salive noirâtre dans le feu.

Samat nous apprend qu'ils ont eu six enfants. Quatre sont morts, les deux autres éclatent de santé et sont avec nous.

L'aîné est un garçon d'une dizaine d'années. Il nous a regardé un moment quand nous sommes arrivés, puis il est retourné s'accroupir près du feu et a repris la tâche à laquelle il se consacrait. Il pétrit de la pâte à pain en forme de galette qu'il fait cuire sur une plaque bombée posée sur le feu.

L'autre enfant est un nourrisson. Il pleure, tandis que sa mère nous offre le thé ; alors, elle le prend dans ses bras d'un mouvement preste du buste, glisse un de ses seins hors de la robe et laisse son bébé têter avidement. De sa main libre, la jeune femme saisit sa coiffe et la pose sur sa tête, coquettement. C'est son seul raffinement vestimentaire.

En revanche, comme toutes les femmes du village, elle porte tous ses bijoux : anneaux aux poignets, bagues de cuivre aux énormes motifs, colliers de coquillages et cercles d'argent ciselés.

Nous parlons à Samat de cette maison que nous avons découverte et d'où montaient des chants de femme ; il nous explique que durant la période des menstruations, la femme est considérée comme impure. Elle doit quitter son foyer avec ses plus jeunes enfants et s'isoler durant sept jours dans cette maison réservée. Les menstruations terminées, avant de regagner le village, été comme hiver, la femme doit se baigner dans l'eau glacée du torrent pour retrouver sa pureté.

C'est dans cette même maison que les femmes vont accoucher, mais cette période sera plus longue et durera vingt et un jours.

Le plus surprenant est que cet ostracisme sexuel ne s'accompagne d'aucun sentiment de misogynie ; au contraire, dans les rapports quotidiens, les femmes jouissent d'une liberté morale égale à celle des hommes ; leur religion fait d'elles des créatures imparfaites, des sortes de fidèles de seconde qualité ; mais il n'en paraît rien dans leurs relations avec leurs époux et leurs pères.

Le « Baraman » nous enseigne sa religion.

C'est demain que nous allons être sacrés Kalashs. Mais avant, il faut apprendre la religion du grand prêtre que l'on nomme le Baraman.

Voici le « catéchisme » tel que nous l'avons appris :

Il existe trois dieux. Le plus grand des trois est Sach-I-Gor. Il est le gardien (Sach) du monde et vit dans la forêt de Gor aux arbres éternellement verts. Il est représenté par un aigle. Comme cet oiseau, il plane dans les cieux d'où il domine tous les hommes. Et, comme cet oiseau, il peut se poser sur la terre où et quand bon lui semble. C'est lui qui donne l'esprit aux hommes et les punit s'ils se mettent au service du mal. Il est fort et impitoyable et juste. Il reçoit dans sa forêt les âmes des morts qui ont vécu dans le courage et la loyauté.

Le second des dieux est Mahadeo. Il veille sur les troupeaux, empêche la maladie de les décimer et ramène à leurs mères les chevreaux perdus dans la montagne. Il est très intelligent et a enseigné aux Kalashs l'art de fabriquer des fromages. Il n'a pas de visage, mais en son honneur, on sculpte un peu partout, sur les maisons ou les étables, les têtes de son animal préféré : la chèvre. Il faut lui en sacrifier aux grandes fêtes pour conserver ses bonnes grâces et sa protection.

Le troisième dieu est Kouchumay. Kouchumay est moins intelligent que Mahadeo mais est très important car il tient entre ses mains toutes les richesses de la terre. Il protège les champs, ces minuscules lopins de terre que les Kalashs cultivent avec des outils préhistoriques. C'est lui qui fait pousser le blé, le maïs, la vigne, lui qui décide des récoltes de noix et de fruits sauvages, lui qui fait reverdir les pâturages où les chèvres vont paître en été. On lui offre un sacrifice avant d'ensemencer la terre afin qu'il accorde une bonne récolte. On le représente par une pierre blanche. Tout Kalash se doit d'en avoir une dans chacun de ses champs.

Ces trois dieux Kalashs sont les maîtres du destin des Kalashs. Seuls les hommes cependant, sont autorisés à offrir des sacrifices. Les femmes, à cause de leurs menstruations, sont des êtres impurs. Elles doivent honorer les dieux dans leur cœur et respecter leurs lois, mais ne peuvent elles-mêmes célébrer les rites sacrés.

Il est un quatrième dieu. Son nom est Justakhan.

Malicieux comme Mahadeo, symbole de vie et de prospérité comme Kouchumay, c'est le dieu des petits enfants. Son plus grand bonheur est de les entendre rire. Au vingtième jour qui suit la naissance, les petits Kalashs lui sont consacrés : on pose sur leur crâne une couronne de pain. On saisit par le trou une mèche de cheveux, on la coupe et on l'offre à Justakhan pour que, désormais, il les protège. Ce baptême s'appelle « Chichao ».

Tout Kalash se doit d'honorer les dieux, de s'attirer leur faveur par des sacrifices et de respecter leurs lois. Sinon ils risquent d'être la proie des Djinpins. Les Djinpins sont des démons. Ils habitent la terre et le ciel comme les autres dieux et sont responsables de tous les maux. Maladies, cataclysmes, accidents : leur seule préoccupation est de causer du tort aux hommes et ceux-ci auraient depuis longtemps succombé à leurs maléfices sans la protection des dieux. Mais il faut se méfier d'eux en permanence car ils sont à l'affût de la moindre défaillance pour perpétrer leurs mauvaises actions.

Avant de se retirer, le Baraman nous explique encore que notre consécration comportera deux cérémonies distinctes : l'une pour Brigitte, l'autre pour moi.

Baptême Kalash de Brigitte.

Le lendemain matin se déroule le baptême de Brigitte.

La femme du chef la conduit vers le village où l'attendent une vingtaine de jeunes filles. Au milieu de la place, on a amassé des branches de houx, devant on a déposé deux petites statuettes représentant des chèvres. L'une est en neige, l'autre en mie de pain.

Le Baraman paraît. La cérémonie commence. Une femme incline sur les bras et les mains de chaque jeune fille une grosse cruche en cuivre emplie d'eau. Cet acte de purification accompli, on doit se garder de toucher aucune autre partie de son corps, ni d'un corps étranger jusqu'à la fin de la cérémonie.

La femme du chef offre à chacune des galettes de pain qu'elle a cuit spécialement dans la nuit. Le Baraman s'approche du feu autour duquel nous formons un cercle. Trois fois il passe le houx enflammé au-dessus de ma tête. Ces cercles de feu doivent effrayer les Djinpins et les faire fuir, en même temps, ils représentent la lumière du ciel qui va habiter le baptisé. C'est la purification morale. Pendant ce temps, les hommes à l'écart de la cérémonie, chantent et dansent. Puis nous rompons les galettes de pain et en jetons un morceau dans le feu. C'est la nourriture du dieu Sach-I-Gor, pour le remercier d'avoir assisté au baptême.

Le cimetière Kalash.

Nous redescendons au village. Joe et Dany nous y attendent et nous entraînent à tout prix dans la montagne au-dessus de Rumbur.

Dans une prairie en pente douce, nous découvrons un champ étrange, cerné de rochers et couvert de grosses planches rugueuses. Appuyées contre les arbres, d'importantes statues semblent garder ces lieux mystérieux. Ces statues hautes de 2,50 mètres sont taillées dans un seul tronc d'arbre et sculptées à l'effigie d'un mort. Chacune raconte ce qu'il fut par un détail naïf.

Celle-ci avec ses deux sexes mâles agressifs caractérise le « Don Juan » qu'il fut de son vivant : cet autre représentant un guerrier sur un cheval à deux têtes rappelle le passé héroïque d'un grand combattant : les bijoux sculptés sur une autre statue évoquent la richesse du mort pour qui elle fut édifée.

Tous ces totems sont groupés dans un angle du champ funéraire, adossés à la forêt ; armée immobile veillant sur les ombres des morts.

Les cercueils sont déposés à même le sol. Certains sont très anciens. Les planches qui les ferment sont disjointes. Parfois il suffit de les soulever pour découvrir les ossements qu'ils contiennent. Sur certains on distingue encore des lambeaux de tissus, sur tous on peut voir les bijoux qu'ils ont conservés pour l'au-delà.

Autrefois, un an après le décès d'un Kalash, sa famille offrait au défunt une statue à son image. Cette statue était sculptée par un artisan du village. Cette cérémonie devait s'accompagner de nombreuses festivités auxquelles tout le village était convié. A cette occasion, beaucoup de vivres et d'argent étaient dépensés.

De nos jours, les Kalashs sont trop pauvres pour organiser de telles fêtes et rares sont les morts que l'on honore encore de la sorte.

Parmi les statues qui subsistent de ces temps anciens, beaucoup d'entre elles ont été volées ou détruites par les Mollahs (prêtres musulmans) qui ne veulent pas que de tels rites se perpétuent dans ces contrées musulmanes.

Pour l'enterrement d'une femme ou d'un enfant de moins de six ans, il n'y a pas de réjouissances. « -Tout le monde doit mourir un jour , disent-ils, il n'y a pas lieu d'être triste pour cela ».

Baptême Kalash de Tchekof.

Lorsque nous revenons vers le village, nous apercevons tous les hommes du village montant en procession vers la montagne. Ils chantent une lente mélodie à laquelle les femmes répondent du village par d'autres chants.

Samat nous explique : en ces journées de Chitramas, les hommes doivent s'abstenir de tout contact physique avec leurs femmes durant sept jours. Chaque soir, tous ensemble, ils vont dormir dans les étables au-dessus du village. Demain, Tchekof devra les suivre. Demain il sera consacré Kalash.

L'autel de Sach-I-Gor est situé de l'autre côté du torrent. On y accède par un sentier abrupt.

C'est un gros rocher vertical qui surplombe Rumbur comme une statue sans visage. Il représente le premier dieu des Kalashs. Une garde de totems en bois rangée autour du rocher représente un dieu ou un être sacré. L'autel proprement dit est constitué d'un caisson de noyer décoré de lignes géométriques, duquel surgissent quatre têtes de cheval sculptées dans le bois. Pourtant, aucun cheval n'est jamais parvenu dans ces vallées à peine franchissables par l'homme. C'est encore l'un de leurs mystères.

C'est à cet endroit que va se dérouler le baptême de Tchekof.

En file indienne, tous les hommes du village montent vers l'autel au pied duquel se tient le grand-prêtre. Un à un, les hommes se rangent en demi-cercle devant lui. Sur l'un des côtés, des bergers retiennent cinq boucs prévus pour le sacrifice. Les rites de purification sont les mêmes que ceux effectués par Brigitte durant son baptême. Le grand-prêtre retire sa coiffe emplumée couverte de pendeloques, la pose sur la tête de Tchekof et lui tend un couteau. Un berger saisit un bouc à bras-le-corps, le dépose devant l'autel.

Tchekof doit lui trancher la gorge et jeter le sang recueilli dans le feu et sur son propre visage. Le prêtre à son tour, tend ses mains sous la gorge béante et inonde le visage de Tchekof. Cet acte le purifie et lui ouvre le cercle des fidèles de Sach-I-Gor. Ensuite, une oreille du bouc, puis la tête, sont découpées puis lancées dans le feu. Tchekof répète cinq fois la même opération, puis jette sur son dos l'une des dépouilles des boucs décapités et redescend au village.

Nous voici maintenant frère et sœur des Kalashs, ces blancs d'Asie, dont l'origine reste le secret d'un dieu lanceur de flèches.

Le festival de Chitramas et cérémonie du Boatsambiais.

Aujourd'hui doit se dérouler la plus grande cérémonie du Chitramas, celle qui marque le retour des hommes au village après leurs sept jours de purification.

Vingt boucs seront sacrifiés en l'honneur de Balhoumain qui sera présent à l'autel de Sach-I-Gor. Chaque famille offre selon ses possibilités, le maximum de bêtes pour le remercier d'être venu.

Tchekof est parti dormir avec eux, dans les étables. Brigitte a passé la nuit dans la demeure du chef avec sa femme, son bébé et ses sœurs. Son fils aîné, déjà, est admis avec les adultes et il a suivi les hommes dans la montagne.

Les femmes ont préparé le pain, entretenu le feu, découpé les boucs sacrifiés pour les faire mijoter des heures en plein air, dans les grands chaudrons de cuivre du village.

Tout à coup, elles poussent des cris et courent vers la porte.

Elles sont à leur tour dans le chemin. Une plainte sur deux notes lancinantes parvient de la montagne. Ce sont les hommes de Rumbur, mais on ne parvient pas à les apercevoir. Enfin, ils débouchent derrière les sapins. Ils cheminent en longue file au flanc de la montagne, poussant devant eux un troupeau de chèvres.

Les femmes entonnent le même chant. Elles se dirigent toutes vers le sentier qui descend du torrent. Il est parallèle à celui que suivent les hommes. Bientôt, l'un au-dessus de l'autre, les deux groupes descendent vers le fond du ravin ; leurs chants se répondent par-dessus les rochers. Très vite, le rythme s'accélère. Certaines femmes ont revêtu des costumes masculins et s'en flattent avec des mimiques clownesques. Les paroles échangées traduisent cette ambiance d'ironie. Samat, autorisé à venir aujourd'hui, dans le village, nous les traduit :

« Voyez, nous avons trouvé d'autres « anges », proclament les femmes. Nous n'avons plus besoin de vous, nous nous suffisons à nous-mêmes. Vous pouvez retourner d'où vous venez ».

A quoi les hommes répondent par des couplets tout aussi badins : « Reprenez vos esprits, mes jolies. Vous êtes devenues folles depuis que nous vous avons quittées. Vos nouveaux « anges » sont bien beaux, mais ils n'ont pas le principal. Nous seuls, les hommes, le possédons ! ».

C'est ce ton un peu paillard, mais surtout plein d'humour qui est peut-être le secret de la gaieté des Kalashs, ils ne s'en départent jamais, surtout dans leurs rapports entre les sexes. Il leur permet le plus souvent d'échapper à la colère ou aux drames, tout simplement en les habituant à ne pas se prendre au sérieux.

Bientôt les deux groupes se rejoignent dans le lit gelé du torrent. On casse la glace avec des cris de joie. Chacun s'y lave pour se purifier, puis l'on remonte sur l'autre versant vers l'autel de Sach-I-Gor. Seuls les hommes vont jusqu'au pied. Plus respectueuses de leurs dieux que leurs maris, les femmes demeurent à distance.

Un à un, les boucs et les chèvres amenés de la montagne sont alors sacrifiés. Il y en a vingt au total. Une vraie boucherie. Malgré son caractère sacré, ce sacrifice est bien en effet, une sorte d'abattage.

En ces jours de fête, les Kalashs absorbent leurs rares repas de viande de l'année.

Le retour des hommes chargés des dépouilles des boucs, au milieu des femmes qui chantent et qui dansent, traduit bien cette allégresse où se mêlent la joie des corps et celle des cœurs.

Cette journée commencée dans le sang est toute entière vouée à la fête.

L'après-midi on célèbre les enfants.

La « Boatsambiais ». C'est le rite initiatique qui, dans toutes les civilisations, marque à l'âge de sept ans, le passage de l'enfance à l'état de futur adulte.

Cette cérémonie se déroule dans la maison commune. C'est une demeure identique aux autres, mais plus vaste. On y célèbre la plupart des rites religieux ; l'autel de Sach-I-Gor étant réservé aux cérémonies très importantes.

Les montants de la porte, deux énormes poutres, sont sculptés à leur sommet de têtes de chèvres ; au-dessous s'étage une série de motifs que l'on retrouve sur toutes les maisons Kalashs : traits, points, carrés, toute une gamme de dessins géométriques d'une simplicité antique.

Un grand feu danse au milieu de la pièce ; les quatre piliers qui, dans chaque angle, soutiennent la charpente, sont également couverts de sculptures. Deux grosses pierres blanches encadrent la porte. On a dessiné dessus au noir de fumée, un bouc dans son étable, une chèvre et son berger, parmi des motifs abstraits désordonnés.

Toutes les familles des nouveaux initiés sont déjà là quand nous arrivons. Ils forment un cercle autour du feu, entourant le groupe d'enfants. Le grand-prêtre et le chef du village paraissent les derniers.

Ils remettent aux petits garçons des pantalons de laine blanche, brodés de symboles de leur nouvelle maturité. Les gosses les enfilent avec une précipitation touchante. Jusqu'alors ils étaient vêtus d'une simple chemise tombant jusqu'aux genoux. Ces pantalons font partie du matériel collectif et ont déjà servi à des générations d'enfants de Rumbur. Ils ont cet aspect à la fois propre et douteux des vêtements que l'on ne porte jamais.

Les hommes sont venus avec des hottes remplies de grappes de raisin séché.

De leurs corsages, les femmes extirpent d'autres fruits secs, des mûres, des noix, des noisettes. On fait un grand tas de toutes ces friandises rares apportées selon les moyens de chacun, mais que tous vont partager.

Le Baraman psalmodie une prière que l'assistance reprend en chœur.

Après ce « benedicite » Kalash, on dévore les friandises réunies pour ce singulier goûter.

Il faut voir les gamins de sept ans parader drôlement avec leurs pantalons. Jusqu'alors aucune différence n'était faite entre garçons et filles, mais désormais ils sont hommes.

Alors que les femmes bavardent, les hommes accompagnés des enfants que l'on vient de fêter, tous joyeux, quittent la salle et se dirigent vers la forêt. Ils ont disparu depuis longtemps au bout du village, que l'on entend encore leurs plaisanteries et leurs rires résonner sous les sapins.

Samat nous a rejoint et nous explique :

« Aujourd'hui est le plus grand jour du Chitramas. Ils vont préparer la veillée. Ils l'appellent « la nuit de la lumière » ou « la nuit de la vérité ». vous verrez, c'est très amusant. Mais si vous voulez la comprendre, il faudra rester près de moi pour que je vous traduise ce qui s'y dit ».

Au crépuscule, les hommes redescendent de la montagne ; ils sont chargés d'énormes fagots qu'ils entassent sur une place assez vaste, entourée de grands noyers dénudés, située en contrebas du village, juste au bord du torrent. Puis ils confectionnent des torches immenses, de deux à trois mètres de haut avec de longues branches de pin dénudées et enduites de résine. Tous ces préparatifs achevés, chacun revient chez soi avec son flambeau.

Les femmes pendant ce temps, enveloppent de bouts de tissus ou de peaux de chèvres leurs plus jeunes enfants ; même les bébés vont être de la fête.

La nuit est tombée depuis plus d'une heure quand la voix du Baraman psalmodie un long appel dans le silence.

Tous les hommes quittent leurs demeures ; au-dehors, chacun allume un flambeau. Bientôt la montagne s'illumine de dizaines de lucioles d'or. On ne voit rien d'autre que ces lumières qui tremblent dans l'ombre, tels des papillons luminescents . Pas un bruit de voix, pas un cri. Comme un essaim de lumière qui se gonfle, palpète, s'étire et se regroupe, tous les hommes descendent vers le pré aux noyers où va se dérouler cette étrange nuit de la vérité annoncée par Samat.

Bientôt la flamme jaillit très haut du bûcher préparé au milieu du pré. Les hommes chantent. Les femmes les rejoignent. Les clochettes carillonnent dans leurs dos. On chante, on danse, on s'interpelle en riant. Les yeux brillent de joie. Aucun cérémonial précis ne préside cette gaieté. Elle s'improvise au gré de l'inspiration de chacun. Même le Baraman a quitté son visage solennel.

Les chants de ce soir disent les joies et les peines de la vie quotidienne, la beauté des récoltes, la splendeur des troupeaux, la grandeur des faits de guerre accomplis par certains. Des dialogues s'improvisent : chacun y vide son cœur des reproches accumulés depuis un an. Un mari chante à sa femme qu'elle l'a trompé ; une épouse reproche à son mari d'être un mauvais père de famille, un père tance son fils qu'il juge paresseux, un frère reproche à sa sœur d'aller retrouver les hommes dans la montagne.

Samat me traduit les couplets qui défilent : j'ai peine à en croire mes oreilles ! Cette étonnante séance publique d'autocritique se déroule au milieu des rires sans que personne ne cesse un instant de danser. Plus l'accusation est grave, plus l'accusé s'amuse !

Je n'oublierai jamais un jeune couple, très beau : lui, reproche à son épouse de l'avoir trompé. Elle, lui récite un chapelet de prénoms féminins : tous ceux de filles et de femmes qu'il a courtisées. Et tous deux, se tenant par le bras, dansent et rient de plus belle à chaque nouveau reproche énoncé par l'autre. Leurs yeux ne se quittent pas ; leurs pieds redoublent d'ardeur tandis que leurs voix à la longue s'épuisent ; la danse efface lentement une année de rancœurs conjugales. Elle en lave leurs âmes comme l'eau vive du torrent. Au terme de ce psychodrame, il n'y a plus qu'un couple réuni par l'amour.

Cette dernière nuit du Chitramas d'hiver se termine par une danse très symbolique : elle est l'apothéose, la conclusion de ce grand nettoyage des esprits et des cœurs auquel nous venons d'assister. On la nomme la danse de « Ouaha ».

Toutes les femmes se regroupent et s'accroupissent. Puis les hommes, se tenant par les épaules, les encerclent en dansant. Ils reprennent possession d'elles et, passivement, elles y consentent. Dès cet instant, jusqu'à la fin de la danse, le cercle des hommes ne doit à aucun prix être rompu car il est aussi protecteur ; repliées sur elles-mêmes, les femmes se mettent à l'abri de cette chaîne masculine. Elle est leur rempart contre les mauvais esprits qui rôdent dans la nuit, prêts à s'emparer de leurs cœurs ; la moindre faille, et ceux-ci se précipiteraient, avides de s'installer dans leurs âmes si vulnérables ; c'est un rite plein de profondeur et très émouvant.

La danse s'achève en même temps que le feu. Il ne reste plus qu'un amas de braises rougeoyantes ; lentement les hommes et les femmes de nouveau mêlés, remontent en silence vers le village ;

Le Chitramas peut se terminer. Les Kalashs se sont purifiés ; ils sauront rire tout l'hiver.

Samat ne nous laisse pas le temps de nous attendrir ; le matin, très tôt il nous rejoint :

« - Tchekof, le ciel va être beau pendant encore deux jours, trois au plus. Il faut redescendre vers Chitral dès aujourd'hui, sinon notre chemin risque d'être difficile. »

« - N'oubliez pas que nous avons franchi le Lawari Pass en décembre ! »

Il esquisse un sourire :

« - Remercie le ciel de vous avoir protégé ; j'ai appris que cinq habitants de Chitral ont voulu en faire autant, ils sont tous morts. Une avalanche les a emportés juste après le col. On retrouvera leurs corps au printemps, à la fonte des neiges ».

Voilà plus de deux mois que nous gardons jour et nuit les mêmes vêtements ; nous ne remarquons plus les puces et les morpions qui nous rongent sous l'épaisse croûte de crasse et de sang coagulé ; le festin d'hier a ravivé les crises de dysenterie chronique dont nous souffrons depuis des mois. Depuis longtemps déjà, nous nous droguons avec des médicaments qui engourdissent sans guérir ; voilà qu'il nous faut reprendre la route...

« Vous êtes notre frère et notre sœur », a dit le chef en nous embrassant, « revenez quand vous voulez, vous aurez toujours votre place parmi nous ».

** Note de l'auteur : Ce reportage (texte, photo, film) à été réalisé dans les années 1970.*

Copyright : scorpiofilm.com